



LILIANA ANGHEL

Université de Bucarest, Roumanie

 <https://orcid.org/0000-0002-9933-5462>

Subjectivité de l'expression de l'auteur — narrateur dans *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo

Subjectivity of the author — narrator's expression in *The Toilers of the Sea*
by Victor Hugo

Abstract

In this essay we intend to emphasize first the subjective way of Victor Hugo in expressing his own thoughts, ideas, visual impressions and feelings within the introductory chapter of this book, entitled “The Archipelago of the Channel”. Then, we intend to show the subjective manner of the narrator in constructing Gilliatt, the main character of the proper novel. In this undertaking, the narrator seems to be objective, while, in fact, he is highly subjective, presenting the hero from an outside view point, and defining his temper and disposition by a collection of gossips and slanders on Gilliatt, from the narrow and xenophobe perspective of his fellow-citizens. The subjectivity of both the author and the narrator is disconcerting for the reader, who should not judge superficially this book, but rather try to find, between the lines, its different values and significations, which are in perfect accord with Victor Hugo's philosophical and aesthetic conception, based upon the harmony of contraries, upon the coexistence of good and evil, sublime and grotesque, light and darkness.

Keywords: Subjectivity of the author/narrator, The Archipelago of the Channel, Gilliatt, the main character of the novel.

Le roman *Les Travailleurs de la mer*, que Victor Hugo conçut et écrivit en 1865 dans l'île de Guernesey, est une œuvre de l'exil du poète-romancier en Grande-Bretagne, pendant le règne de Napoléon III, un exil de près de vingt années (1851–1870).

Après avoir quitté la Belgique, où il s'était réfugié après le coup d'État du 2 décembre 1851, Victor Hugo a gagné l'île de Jersey et, en octobre 1855, « Hugo

passa de Jersey à l'île la plus proche, Guernesey, en attendant de voir où il dirigerait par la suite ses pas » (Barrère, 1965, p. 17). Puisqu'en France le Second Empire semblait solidement établi, Hugo s'est vu contraint de vivre en exil une longue période. D'ailleurs, le sentiment de l'exil, chargé d'amertume, mais aussi de gratitude pour cette terre d'accueil, éclate dans la « Dédicace » du livre :

Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey, sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable (Hugo, 1980, p. 105).

À l'époque, V. Hugo était un écrivain français connu en Grande-Bretagne, mais il ne jouissait pas d'une grande sympathie auprès de la critique, selon les affirmations de J. B. Barrère :

Le Rhin, encore sous-estimé, passe pour un excellent guide, seulement gâté par des traces d'anglophobie, un nationalisme mal placé et des intentions politiques... *La Légende des Siècles* souleva de concordants reproches d'indécence : décidément, Hugo passait pour un païen immoral... Le roman des *Misérables* réunit au renom familial d'immoralité le grief de nationalisme, repris du *Rhin*, deux traits considérés comme représentatifs du caractère français (Barrère, 1965, p. 81–83).

Dans ce contexte de réception critique, qui lui était assez peu favorable, Hugo écrivit *Les Travailleurs de la mer*, immédiatement traduit en anglais sous le titre *The Toilers of the Sea*, où le public anglais « goûta en effet, les évocations puissantes de la nature, mais elles parurent gâtées par le déploiement de verbe et de vocabulaire qui y est cependant lié ; on eût souhaité plus de mesure » (Barrère, 1965, p. 83). Ce jugement critique de la part des lecteurs anglais suggère, à notre avis, les différences de goût, en matière littéraire, par rapport à celui de Victor Hugo et du public français. D'une manière simpliste, les critiques anglais ont condamné aussi l'effacement de Gilliatt dans la mort, considérant que son suicide était indigne d'un Britannique, mais se rappelant promptement qu'en réalité, il n'en était pas un :

“The hero is French, the heroine is French, the catastrophe is French”, lit-on dans l'*Athenaeum*, et le *Blackwood's Magazine* partage ce sentiment : “In our opinion, Gilliatt's way of escaping from the last dilemma . . . is a cowardly and mean one ; but we are English and M. Hugo is French” (Barrère, 1965, p. 83).

Ce blâme moral de la part des critiques anglais suggère, une fois de plus, les différences de mentalité et de conception sur la vie, par rapport à celles de Victor Hugo. On sent aussi, dans le ton de ces critiques, un air guindé, une nuance de supériorité vis-à-vis de l'écrivain français. Ils n'avaient pas compris,

hélas, que dans l'esprit de Hugo, cette sortie de scène de Gilliatt n'avait pas la signification d'un suicide, commandé par la lâcheté, mais plutôt une fusion volontaire et sereine, de tout son être, dans le grand tout universel, une absorption paisible de son corps et de son esprit dans la mer envahissante, consolatrice et toute-puissante. Il s'agit plutôt, dans l'esprit de Hugo, d'une « mort élémentaire » (Barrère, 1967, p. 223), par laquelle Gilliatt revient à la nature-mère, à l'univers primordial auquel il appartient.

Dans les pages suivantes, nous nous proposons de montrer comment Victor Hugo a exprimé, d'une façon courageuse et originale sa subjectivité dans la composition du livre *Les Travailleurs de la mer*, en adoptant plusieurs positions narratives. Tout d'abord, sa subjectivité apparaît dans l'avant-texte du roman, c'est-à-dire dans la « Dédicace », dans la très courte préface de la première édition (celle de 1866) et dans le long chapitre préliminaire, intitulé *L'Archipel de la Manche* (incorporé à l'édition publiée chez Calmann-Lévy, en 1883). Ces trois segments textuels sont assumés par l'auteur concret, Victor Hugo. Ensuite, nous allons montrer comment Hugo a réussi à exprimer sa subjectivité dans le texte du roman proprement-dit, notamment par la construction originale du héros, Gilliatt, selon une technique narrative apparemment objective, prenant comme point d'appui la subjectivité des concitoyens guernesiais de celui-ci.

Le roman (mis en vente le 12 mars 1866 à Bruxelles et à Paris) ne comportait pas, comme nous venons de le dire, le chapitre introductif, *L'Archipel de la Manche* (à cause du refus de l'éditeur Lacroix, qui pensait qu'il nuirait au succès du livre). Hugo s'est résigné à l'ajournement de la publication de ce chapitre, mais il l'a remplacé par la « Dédicace » à l'île de Guernesey et par une très brève « Préface ». La subjectivité de l'écrivain se fait donc jour dès l'avant-texte du roman, car, dans la « Dédicace », il exprime toute sa gratitude à cette terre d'asile. Ainsi, ce petit segment textuel, faisant référence à un hors-texte réel, vise à produire un certain effet sur les lecteurs du livre : c'est une stratégie de *captatio benevolentiae*, afin qu'ils lisent avec plaisir et confiance les faits racontés par la suite.

Dans la « Préface » l'auteur expose aussi, mais laconiquement, sa conception philosophique de la fatalité — le triple anankè qui pèse sur l'homme :

La religion, la société, la nature ; telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins ; il faut qu'il croie, de là le temple ; il faut qu'il crée, de là la cité ; il faut qu'il vive, de là la charrue et le navire... L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme superstition, sous la forme préjugé et sous la forme élément. Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dénoncé le premier ; dans *Les Misérables*, il a signalé le second ; dans ce livre, il indique le troisième. À ces trois fatalités qui enveloppent l'homme, se mêle la fatalité intérieure, l'anankè suprême, le cœur humain (Hugo, 1980, p. 107).

Ainsi, dans cette « Préface », Victor Hugo exprime ouvertement le cheminement de sa pensée, sa conception philosophique pessimiste, dévoilée par le thème de la fatalité, qui réunit ses trois romans majeurs. Mais, tout comme les héros des deux romans antérieurement publiés, le héros des *Travailleurs de la mer*, Gilliatt, ne cesse, jusqu'à la fin, de livrer combat à la fatalité sous toutes ses formes : contre les dogmes religieux, dont il ne tient point compte ; contre les superstitions et les médisances de ses concitoyens ; contre la nature déchaînée (représentée par l'océan, la tempête et le monstre sous-marin) ; contre l'anankè intérieur, celui du cœur humain, qui l'empêche d'atteindre le bonheur par l'amour et qui, finalement, lui fera attendre la marée montante, jusqu'à son absorption complète dans l'océan. C'est tout-à-fait consciemment que l'écrivain a choisi ce dénouement pour son roman, en accord avec ses propres convictions philosophiques.

Dans *L'Archipel de la Manche*, Victor Hugo se présente à visage découvert pour décrire les îles anglo-normandes, et surtout Guernesey, avec tous les contrastes qu'il y a trouvés. Ainsi, le lecteur apprend, par des descriptions circonstanciées, que c'est une île riante, à la terre fertile, où l'on peut découvrir des paysages gracieux dans les régions intérieures, parsemées de plantes méditerranéennes et exotiques « magnolias, myrtes, daphnés, lauriers-roses, hortensias bleus... Rien de plus opulent et de plus prodigue que cette végétation masquant et ornant les façades coquettes des villas et des cottages » (Hugo, 1980, p. 60), tandis que sur la côte ouest, le paysage change complètement : « L'ouest, dévasté, est sous le souffle du large. Là, les brisants, les rafales, les criques d'échouage, les barques rapiécées, les jachères, les landes, les mesures, parfois un hameau bas et frissonnant, les troupeaux maigres, l'herbe courte et salée et le grand aspect de la pauvreté sévère » (Hugo, 1980, p. 60). La dernière phrase que nous venons de citer comporte une longue énumération de substantifs, qui ne manquera pas d'exercer sur le lecteur sa vertu évocatoire.

Dans les sous-chapitres V–VII, Hugo décrit les risques de mer, les rochers dangereux et l'océan mêlé à la terre. C'est une accumulation prodigieuse de « choses vues », filtrées à travers la mémoire visuelle et affective particulière de l'écrivain, sensible aux dimensions, aux volumes, aux couleurs, à la grandeur et à l'insignifiance de toutes les formes de vie et de réalité extérieure. Nous n'en donnerons qu'un exemple, extrait du sous-chapitre VII, intitulé « Paysage et océan mêlés » :

À Guernesey, les métairies sont monumentales... Les hameaux sous les arbres sont décrépits et vivaces. Des chaumières ont des vieillesse de cathédrale. Une cabane de pierre, route des Hubies, a dans son mur une encoignure avec un tronçon de colonnette et cette date : 1405. Une autre, du côté de Balmoral, offre sur sa façade, comme les maisons paysannes d'Ernani et d'Astigarraga, un blason sculpté en pleine pierre... D'autres cabanes ont été des barques ; une

coque de bateau renversée et juchée sur des pieux, cela fait un toit. Une nef, la cale en haut, c'est une église. La voûte en bas, c'est un navire ; le récipient de la prière, retourné, dompte la mer... Les ravins étalent pêle-mêle sur leurs talus les fougères, les liserons, les roses de loup... Le soir, le soleil couchant, radieusement horizontal, éclaire dans les chemins creux le lent retour des génisses s'attardant à mordre les haies à droite et à gauche, ce qui fait aboyer le chien. Les sauvages caps de l'ouest s'enfoncent en ondulant, sous la mer ; quelques rares tamarins y frémissent. Au crépuscule, les murs cyclopéens, laissant passer le jour à travers leurs pierres, font au haut des collines de longues crêtes de guipure noire. Le bruit du vent écouté dans ces solitudes donne une sensation de lointain extraordinaire (Hugo, 1980, p. 66–68).

Dans le passage cité, on peut visualiser les choses observées par Hugo, allant du registre monumental au registre de l'insignifiant, et vice-versa, au gré de ses randonnées. Les paysages contemplés suscitent parfois en lui de lointains souvenirs de l'Espagne, des villes Ernani et Astigarraga, traversées pendant son enfance. Certaines demeures, certaines églises ont attiré son attention, précisément parce qu'elles sont réalisées à partir d'anciennes coques d'embarcations ; mais, quoique stupéfait, l'écrivain adopte le ton le plus simple dans son commentaire, comme si c'était naturel, dans ce pays de pêcheurs, de ne pas gaspiller ces précieux matériaux de construction, et surtout de relier la terre et l'océan, même dans la prière adressée à Dieu. Les connaissances de Hugo sur la flore de Guernesey sont frappantes, elles aussi, révélant au lecteur son plaisir d'herboriser et de reconnaître les différentes plantes ; les dernières images du fragment ci-dessus, surprises au coucher du soleil et au crépuscule, décrites à l'aide de l'hyperbole « murs cyclopéens », de l'épithète « longues crêtes » et de la métaphore « crêtes de guipure noire » sollicitent chez le lecteur l'imagination visuelle et le plaisir de la contemplation d'un paysage bucolique (ponctué par le lent retour des génisses), grâce à une prose poétique teintée de mystère et de mélancolie.

Dans le sous-chapitre VIII, « Saint-Pierre-Port », Hugo offre au lecteur la même profusion d'images et d'impressions souvent contrastées, en décrivant la ville et ses habitants. La ville, capitale de Guernesey, vue de loin, est pittoresque, étant « étagée sur un charmant désordre de vallées et de collines froncées autour du Vieux Havre, comme si elles avaient été prises à poignées par un géant » (Hugo, 1980, p. 68–69). Ensuite, l'écrivain offre de nombreux renseignements sur la ville et ses habitants, dans des phrases courtes, donnant l'impression d'un texte rédigé en style informatif, bientôt démenti par des commentaires ironiques, pleinement subjectifs :

Les ravins font les rues. Des escaliers abrègent les détours... Dans la grande place, les femmes du marché, assises en plein air sur le pavé, reçoivent les averses de l'hiver ; mais il y a à quelques pas la statue de bronze d'un prince...

Il n'y a point de bibliothèque publique. Il y a une société mécanique et littéraire. Il y a un collège. On édifie le plus d'églises qu'on peut... Force « chapelles » particulières protestent contre les églises officielles... Les Irlandais catholiques foisonnent, peu patients ; de façon que les discussions théologiques sont parfois ponctuées de coups de poing orthodoxes. La stagnation du dimanche fait loi. Tout est permis, excepté de boire un verre de bière le dimanche. Si vous aviez soif « le saint jour du sabbat », vous scandaliseriez le digne Amos Chick, qui a licence pour vendre de l'ale et du cidre dans High Street. Loi du dimanche : chanter sans boire. En dehors de la prière on ne dit pas : mon Dieu, on dit : mon bon. Good remplace God... Il y a un théâtre. Une porte bâtarde, donnant sur un corridor dans une rue déserte, telle est l'entrée. L'intérieur se rapproche du style d'architecture adopté pour les greniers à foin : Satan n'a pas de pompes, et est mal logé. Le théâtre a pour vis-à-vis la prison, autre logis du même individu (Hugo, 1980, p. 69–70).

À lire ces lignes pleines d'informations — probablement vérifiables au temps de Victor Hugo — on serait tenté de croire que l'écrivain a pris le parti de se moquer des Guernesiais, de leur capitale, de leurs coutumes, de leurs mentalités sociales et religieuses, de leurs préjugés moraux enfin. On sent, par exemple, l'ironie de l'écrivain lorsqu'il affirme qu'à Saint-Pierre-Port il n'y a pas de bibliothèque publique, mais qu'il y existe une société mécanique et littéraire. Les discussions théologiques entre les adeptes des différentes confessions, de même que l'interdiction de déployer une activité lucrative ou commerciale le dimanche, n'ont pas manqué d'attirer l'attention de Hugo et de susciter son ironie à propos du rigorisme protestant (comme dans le cas du théâtre, mésestimé et décrié, situé vis-à-vis de la prison, car les deux établissements étaient traditionnellement tenus pour les logis de Satan). Dans le même fragment on sent aussi le mécontentement de l'exilé français à propos de l'interdiction, en vigueur le dimanche, de vendre et de consommer des boissons alcoolisées.

Dans le sous-chapitre XVII, intitulé « Comptabilité des extrêmes », nous pensons que Hugo s'est proposé de mettre en lumière, de façon cocasse, des lois, des fonctions et des réalités sociales et administratives très anciennes, datant du Moyen-Âge, qui subsistaient encore en 1865–1866 dans les îles Jersey et Guernesey, et de les commenter ensuite, en insistant sur le sentiment de liberté qui régnait dans ces contrées :

L'aïnesse existe, la dîme existe, la paroisse existe, le seigneur existe, il y a le seigneur de fief et le seigneur de manoir ; ... La livre tournois existe, la saisine et la dessaisine existent... On est messire. Il y a bailli. Il y a sénéchal, il y a centeniers, vingteniers et douzeniers. Il y a vingtaine à Saint-Sauveur et cueillette à Saint-Ouen. Il y a tous les ans, pour le branchage des routes, chevauchée des connétables. Le vicomte est en tête, « tenant à la main la perche royale »... Plein Moyen-Âge, direz-vous ; non, pleine liberté. Arrivez, vivez,

existez. Allez où vous voudrez, faites ce que vous voudrez, soyez qui vous voudrez. Nul n'a droit de savoir votre nom. Avez-vous un Dieu à vous ? Prêchez-le. Avez-vous un drapeau à vous ? Arborez-le. Où ? Dans la rue. Il est blanc ? Soit. Il est bleu ? Très bien. Il est rouge ? Le rouge est une couleur... Pensez, parlez, écrivez, imprimez, haranguez, c'est votre affaire... Donc franchise absolue de parole et de presse... D'entrave point. Toute liberté ; spectacle grandiose... Chacun est son propre souverain, non de par la loi, mais de par les mœurs. Souveraineté si entière et si mêlée à la vie, qu'on ne la sent, pour ainsi dire, plus. Le droit est devenu respirable ; il est incolore, inaperçu et nécessaire comme l'air. En même temps on est « loyal ». Ce sont des citoyens qui ont la vanité d'être sujets. Au total, le XIX^e siècle règne et gouverne. Il entre par toutes les fenêtres de ce Moyen-Âge resté debout. La vieille légalité normande est de part en part traversée par la liberté (Hugo, 1980, p. 91–92).

Nous pensons qu'en écrivant ces lignes sur les vieilles lois normandes, perpétrées jusqu'après la moitié du XIX^e siècle, Hugo a tâché de surprendre ses lecteurs français, de créer sur eux un effet de choc, lorsqu'ils découvraient que des réalités et des réglementations fiscales et administratives datant du Moyen-Âge pouvaient coexister avec cet esprit de liberté, limité seulement par les mœurs de la population de ces îles, c'est-à-dire par la probité de pensée et par la rectitude morale individuelle. Il est probable que les lecteurs anglais du temps de Hugo étaient familiarisés avec ces réalités administratives, avec les significations de vocables tels l'aînesse, la dîme, la livre tournois, le bailli, le sénéchal, etc., qu'ils connaissaient les lois archaïques et ne s'en montraient pas autrement inquiets. Mais, à notre avis, c'était sur l'esprit des lecteurs français que Hugo voulait agir, en leur suggérant que même dans ces petites îles britanniques, la liberté individuelle, la liberté de la pensée, de la parole et de la presse étaient des droits acquis, reconnus et plus solidement établis que dans la France du Second Empire. Ces lignes, en un style alerte, revêtant tantôt la tournure dialogique, tantôt un ton persuasif, sont empreintes d'une grande subjectivité (faite d'admiration et de gratitude) de la part de l'écrivain, envers la terre d'accueil. Pourtant, elles sont suivies par une nouvelle page ironique, à propos du seul « tyran » des Anglais :

Le tyran des Anglais a le même nom que le créancier de Don Juan, il s'appelle Dimanche. L'Angleterre est le peuple qui a dit : *time is money* ; le tyran Dimanche réduit la semaine active à six jours, c'est-à-dire prend aux Anglais le septième de leur capital. Et aucune résistance n'est possible. Le dimanche règne par les mœurs, despotes bien autres que les lois. Le dimanche, ce roi d'Angleterre, a pour prince de Galles le spleen. Il a le droit d'ennui. Il ferme les ateliers, les laboratoires, les bibliothèques, les musées, les théâtres, presque les jardins et les bois. Du reste, insistons-y, le dimanche anglais opprime moins Jersey que Guernesey (Hugo, 1980, p. 93).

Peut-être, Victor Hugo, exilé à Guernesey, a-t-il ressenti ce spleen, cet ennui causé par sa solitude et par le fait que le dimanche, les Guernesiais étaient passibles d'amende s'ils ne respectaient pas cette coutume, qui décrétrait qu'ils offensaient Dieu en travaillant pendant le jour de repos de celui-ci. Mais le ton de l'écrivain change de nouveau, à la fin de ce sous-chapitre, car, avec sa puissance visionnaire, il prophétise une saison de la chute des monarchies et des préjugés et il prédit au peuple de l'archipel un avenir de progrès et de prospérité, où la liberté se manifesterait toujours, sous l'influence impérieuse de la mer et du vent :

C'est l'heure du déclin des monarchies. Cette heure est arrivée. La civilisation de l'archipel normand est en marche et ne s'arrêtera pas. Cette civilisation est autochtone, ce qui ne l'empêche point d'être hospitalière et cosmopolite. Elle a reçu, au XVIII^e siècle, le contrecoup de la révolution anglaise et au XIX^e le contrecoup de la révolution française. Elle a eu deux fois le profond tremblement de l'indépendance. Au surplus, tous les archipels sont des pays libres. Mystérieux travail de la mer et du vent (Hugo, 1980, p. 93–94).

Dans le sous-chapitre XXI, « Puissance des casseurs de pierres », Hugo s'afflige de l'exploitation intense des falaises de granit de Guernesey, faite par des entrepreneurs âpres au gain et irréfléchis quant à la solidité de l'île à l'avenir. Il affirme que Guernesey est en pleine démolition, parce que le granit de ses côtes est un matériel de construction très recherché, ce qui fait que les habitants vendent leur île en détail. Hugo (1980) déplore cette destruction : « Quoiqu'il en soit, les côtes de Guernesey tombent sous la pioche. En quatre ans, à Saint-Pierre-Port, sous les fenêtres des habitants de la Falue, une montagne a disparu » (p. 101). Dans ces lignes, Hugo se montre un esprit lucide et visionnaire, prévoyant la destruction de l'équilibre naturel entre la terre et la mer. Et à ce funeste présage de destruction, il enchaîne une amertume personnelle, en disant : « Ajoutez à cela que Guernesey, qui jadis parlait français, parle aujourd'hui anglais. Autre démolition » (p. 101).

Il est déconcertant, même pour le lecteur de nos jours, de découvrir dans le chapitre préliminaire, *L'Archipel de la Manche*, une description de ces lieux et de ces habitants insulaires, faite selon le principe de l'antithèse, car Hugo présente tous ces aspects contrastés d'une manière spontanée, comme il les a observés et comme ils se sont gravés dans sa mémoire, non pas sous la forme d'un compte-rendu administratif ou d'un rapport économique, mais comme un discours personnel et passionné. C'est encore ce qui a attiré notre attention dans le dernier sous-chapitre, XXII, intitulé « Bonté du peuple de l'archipel », dans lequel Hugo loue les vertus de ce « noble petit peuple, grand par l'âme » (p. 102). Ces habitants des îles de la Manche sont, selon Hugo, une race à part, fière d'avoir donné les descendants des Normands qui ont conquis l'Angleterre et qui, dans la suite des temps, ont colonisé des terres lointaines, en Australie,

en Californie, à Ceylan et en Amérique du Nord (qui a son New-Jersey et son New-Guernesey, situé dans l'Ohio). Dans cette page, on sent la fierté nationale de Hugo, qui lui fait considérer les hommes de l'Archipel de la Manche comme de fiers descendants des Normands, comme des peuples qui «ont gardé de leur vieille vie de contrebandiers un goût hautain pour le risque et le danger» (p. 102–103). Dans le passage suivant, l'admiration de Victor Hugo pour l'«incorruptible aptitude au progrès» des Anglo-Normands éclate :

Où prospérait le banditisme, le commerce règne. Transformation superbe. Œuvre des siècles, sans doute, mais des hommes aussi. Ce magnanime exemple, c'est ce microscopique archipel qui le donne. Ces espèces de petites nations-là font la preuve de la civilisation. Aimons-les, et vénérons-les. Ces microcosmes reflètent, en petit, dans toutes les phases, la grande formation humaine. Jersey, Guernesey, Aurigny ; anciens repaires, ateliers à présent. Anciens écueils, ports maintenant (Hugo, 1980, p. 103).

Le discours de V. Hugo sur les habitants des îles anglo-normandes est empreint d'une éloquence vouée à susciter l'admiration du lecteur. Nous ne savons pas s'il s'agit vraiment d'un noble petit peuple de la mer, car l'écrivain affirme que ces hommes sont aussi les descendants des pirates. Peut-être Hugo était-il sincère dans son admiration, mais peut-être qu'il s'est laissé aussi entraîner par l'éloquence de son propre style. De toute façon, pour emporter l'adhésion du lecteur, il a employé un ton épique en décrivant les exploits aventureux des ancêtres de ces marins, comme en témoigne encore la citation suivante :

C'est en bonne part qu'on pense aujourd'hui à l'ancienne piraterie de l'archipel normand. En présence de toutes ces voiles charmantes et sereines triomphalement guidées à travers ces dédales de flots et d'écueils par le phare lenticulaire et la light-house électrique, on songe... à ces vieux marins furtifs et farouches, naviguant jadis, en des chaloupes sans boussole, sur les vagues noires lividement éclairées de loin en loin, de promontoire en promontoire, par ces antiques brasiers à frissons de flammes, que tourmentaient dans des cages de fer les immenses vents des profondeurs (Hugo, 1980, p. 104).

La seconde partie de notre exposé sera consacrée à la technique narrative employée par Hugo pour caractériser Gilliatt, le personnage principal du roman. Nous tâcherons de démontrer que, malgré son parti-pris d'impassibilité, l'auteur—narrateur réussit à transmettre au lecteur sa conception personnelle du monde et ses sentiments. Nous allons donc analyser la construction du personnage Gilliatt sur le plan de l'énonciation narrative, car, à notre avis, l'écrivain a employé une technique narrative complexe, ayant des objectifs esthétiques et idéologiques personnels. D'ailleurs, comme l'ont démontré les études narratologiques de Gérard Genette, il n'y a pas de récit à l'état pur ; même dans les récits

de fiction, où le narrateur ne fait point valoir sa présence, s'astreignant à un complet effacement, il y a de brefs segments textuels où l'auteur prend en son propre nom la parole, mettant ainsi en évidence son propre système de valeurs. Nous faisons allusion tant aux interventions auctorielles qu'aux séquences en discours rapporté, où les paroles prononcées par certains personnages les instituent en énonciateurs idéologiquement marqués.

Dans le roman *Les Travailleurs de la mer*, tout comme dans le chapitre introductif, *L'Archipel de la Manche*, le narrateur se confond avec l'auteur (en termes narratologiques, un narrateur extradiégétique hétérodiégétique, s'adressant à un narrataire extradiégétique, le lecteur). Dès la première ligne du roman, dans la partie intitulée « De quoi se compose une mauvaise réputation », Gilliatt est présenté en focalisation externe, comme si les faits étaient enregistrés par une caméra (Genette, 1972, p. 207), ou comme si le narrateur ne savait rien sur lui :

La Christmas de 182... fut remarquable à Guernesey... Le matin de cette Christmas, la route qui longe la mer de Saint-Pierre-Port au Valle était toute blanche. Il avait neigé depuis minuit jusqu'à l'aube... L'homme venait derrière la femme, à une centaine de pas d'intervalle. Il allait comme elle du côté de Saint-Sampson. L'homme, jeune encore, semblait quelque chose comme un ouvrier ou un matelot. Il avait ses habits de tous les jours, une vareuse de gros drap brun et un pantalon à jambières goudronnées, ce qui paraissait indiquer qu'en dépit de la fête il n'irait à aucune chapelle... La passante, elle, avait évidemment déjà sa toilette d'église ; elle portait une large mante ouatée de soie noire à faille, sous laquelle elle était fort coquettement ajustée d'une robe de popeline d'Irlande à bandes alternées blanches et roses (Hugo, 1980, p. 113–114).

Ce qui est frappant dans le portrait de cet homme, c'est qu'il porte ses vêtements de tous les jours, malgré le jour de fête ; ensuite, nous sommes frappés par le contraste entre l'aspect physique quelque peu grossier de l'homme et l'élégance de la passante. Pour maintenir l'intérêt du lecteur en éveil, le narrateur décrit ensuite le geste de celle-ci, qui trace, de son doigt, le mot Gilliatt sur la neige. C'est à ce moment seulement que le lecteur apprend que ce mot était le nom de l'ouvrier (ou du matelot), figé sur place de surprise, en regardant, dans la neige, à côté de son nom, les traces des deux petits pieds de la ravissante jeune fille, Déruchette. Malgré l'absence de commentaires ou d'explications psychologiques de la part du narrateur sur le personnage Gilliatt, le lecteur devine que c'est un homme du peuple, un travailleur, sans religion, mais dont le cœur s'émeut en pensant à la jeune fille. Dans le chapitre II, « Le Bû de la Rue », le narrateur emploie la même technique narrative objective, bien que maintenant, il semble savoir quelque chose sur le personnage : le fait que Gilliatt habitait dans la paroisse de Saint-Sampson, mais qu'il n'y était pas aimé, pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'il habitait une maison isolée, appelée le Bû de la Rue,

située à la pointe d'un rocher, près de la crique de Houmet-Paradis. C'était une maison « visionnée », c'est-à-dire une maison visitée pendant la nuit, par le diable ou les mauvais esprits. Le narrateur glose ensuite sur les maisons visionnées en général, en feignent de relater uniquement ce qu'il a entendu dire aux Guernesiais :

Les anciens du pays racontent, mais ces faits-là appartiennent au passé, que la population catholique de l'Archipel normand a été autrefois, bien malgré elle, plus en communication encore avec le démon que la population huguenote. Pourquoi ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que cette minorité fut jadis fort ennuyée par le diable. Il avait pris les catholiques en affection, et cherchait à les fréquenter, ce qui donnerait à croire que le diable est plutôt catholique que protestant (Hugo, 1980, p. 116–117).

Dans le passage cité, qui revêt l'apparence de la bonne foi et de la crédulité du narrateur, le lecteur perçoit l'ironie implicite de celui-ci, à propos des superstitions et de la xénophobie de ces insulaires, qui leur font associer le diable aux catholiques, venus de France ou d'Irlande. De sorte que, de leur superstition, surgit une déduction logique : si la maison est « visionnée », son occupant doit être en communication directe avec les démons, il est donc un sorcier, enclin aux maléfices. Les autres raisons de méfiance des Guernesiais à propos de Gilliatt, et de son exclusion de la communauté locale, apparaissent dans le III^e chapitre, intitulé « Pour ta femme, quand tu te marieras ». Nous y apprenons que la biographie de Gilliatt avait des points obscurs. Il était arrivé à Guernesey, tout petit enfant, vers la fin de la révolution française, amené par une femme dont on ne savait si c'était sa mère ou non, si elle était Anglaise ou Française. Le narrateur prend le soin de nous renseigner, sur un ton neutre : « Elle avait un nom quelconque, dont la prononciation guernesiaise et l'orthographe paysanne avaient fait Gilliatt » (Hugo, 1980, p. 121). Quelques lignes plus loin, on peut tout de même discerner l'ironie discrète du narrateur, à propos de la méfiance des Guernesiais à l'endroit de cette étrangère, dans des phrases apparemment objectives : « On offrait cette mesure à vendre avec le démon qui était dedans, pour quelques livres sterling. Cette femme l'acheta, évidemment tentée par le diable. Ou par le bon marché » (Hugo, 1980, p. 121). L'auteur—narrateur ne peut se priver de donner cependant son avis sur cette femme et en général, sur les gens en exil sur une terre étrangère, malgré sa décision de garder un ton objectif :

En somme, c'étaient des gens que rien ne prouvait. Française, il est probable qu'elle l'était. Les volcans lancent des pierres et les révolutions des hommes. Des familles sont ainsi envoyées à de grandes distances, les destinées sont dépayées, des groupes sont dispersés et s'émiettent ; des gens tombent des nues, ceux-ci en Allemagne, ceux-là en Angleterre, ceux-là en Amérique. Ils étonnent les naturels du pays. D'où viennent ces inconnus ? C'est ce Vésuve qui

fume là-bas qui les a expectorés. On donne des noms à ces aérolithes, à ces individus expulsés et perdus, à ces éliminés du sort ; on les appelle émigrés, réfugiés, aventuriers. S'ils restent, on les tolère ; s'ils s'en vont, on est content. Quelquefois, ce sont des êtres absolument inoffensifs, étrangers, les femmes du moins, aux événements qui les ont chassés... J'ai vu une pauvre touffe d'herbe lancée éperdument en l'air par une explosion de mine. La révolution française, plus que toute autre explosion, a eu de ces jets lointains. La femme qu'à Guernesey on appelait la Gilliatt était peut-être cette touffe d'herbe-là (Hugo, 1980, p. 121–122).

Dans le passage cité ci-dessus, la subjectivité profonde de l'auteur—narrateur est évidente. Il témoigne de la compassion à ces déshérités du sort, en vertu de son profond humanisme, de sa bonté naturelle, de sa sage maturité, mais nous pensons que c'est aussi à cause du fait qu'il était lui aussi, dans sa vie réelle, un émigré, un éliminé, un réfugié. Ces lignes sont, en fait, un plaidoyer passionné contre la bêtise, la méchanceté et la xénophobie, qui guettent dans les zones obscures de la conscience humaine.

Dans le chapitre suivant (le iv^e), intitulé « Impopularité », le narrateur, bien qu'extérieur à la diégèse, semble avoir une bonne connaissance des raisons de méfiance des Guernesiais vis-à-vis de Gilliatt, s'approchant, par cela, de la perspective narrative d'un narrateur—témoin. Les motifs de son impopularité étaient nombreux : d'abord, la maison hantée qu'il habitait ; ensuite, son origine mal connue, puisqu'il était un étranger et un solitaire. Et le narrateur continue à énumérer les raisons de son impopularité :

Ensuite son vêtement qui était d'un ouvrier, tandis qu'il avait, quoique pas riche, de quoi vivre sans rien faire. Ensuite, son jardin, qu'il réussissait à cultiver et d'où il tirait des pommes de terre, malgré les coups d'équinoxe. Ensuite, de gros livres qu'il avait sur une planche, et où il lisait. D'autres raisons encore. D'où vient-il qu'il vivait solitaire ? . . . Il n'allait jamais à la chapelle. Il sortait souvent la nuit. Il parlait aux sorciers. Une fois on l'avait vu assis dans l'herbe d'un air étonné. Il hantait le dolmen de l'Anresse et les pierres fées qui sont dans la campagne çà et là. On croyait être sûr de l'avoir vu saluer poliment la Roque qui chante. Il achetait tous les oiseaux qu'on lui apportait et les mettait en liberté... Il pêchait souvent et revenait toujours avec du poisson. Il travaillait à son jardin le dimanche. Il avait un bag-pipe, acheté par lui à des soldats écossais de passage à Guernesey, et dont il jouait dans les rochers, au bord de la mer, à la nuit tombante. Il faisait des gestes comme un semeur. Que voulez-vous qu'un pays devienne avec un homme comme cela ? (Hugo, 1980, p. 123–124).

Toutes ces singularités étaient reprochées à Gilliatt, sa bonne fortune en matière de pommes de terre et de pêche, malgré son manque de religion, ses promenades solitaires dans la campagne, aux environs d'un dolmen, la musique

qu'il faisait avec son bag-pipe, le geste charitable de remettre en liberté tous les oiseaux qu'on lui apportait et qu'il achetait, le geste du semeur... (Nous dirions même, comme Hugo, dans son poème *Saison des semailles, le soir*, « le geste auguste du semeur »). Ses lectures aussi éveillaient la défiance des gens des environs, car les livres qu'il lisait appartenaient à un espace culturel étranger : un *Dictionnaire de Rosier*, *Candide*, par Voltaire, *Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot, et *De Rhubarbaro*, un titre considéré comme « véritablement bourru et menaçant » (Hugo, 1980, p. 124). Selon l'opinion des gens du commun, c'étaient des livres de magie, mais le narrateur en donne aussi les titres, comme pour convaincre le lecteur du contraire. Le point de vue du narrateur, dans ces pages, est volontairement dissimulé par la manière « objective » de rapporter les opinions malveillantes des gens de la paroisse de Saint-Sampson sur Gilliatt. Le narrateur va plus loin encore, en feignant d'adopter leur point de vue, comme en témoigne la citation suivante :

Disons-le, pourtant, l'ouvrage étant, comme le titre l'indique, écrit en latin, il était douteux que Gilliatt, qui ne savait pas le latin, lût ce livre. Mais ce sont précisément les livres qu'un homme ne lit pas qui l'accusent le plus. L'Inquisition d'Espagne a jugé ce point, et l'a mis hors de doute (Hugo, 1980, p. 124).

Dans le passage cité, le narrateur met en évidence les opinions injustes des gens de la paroisse sur cet étranger, car ils ne savaient pas si Gilliatt était instruit ou non, s'il savait lire en latin ou en français et ils en concluaient, avec un étonnant manque de logique (comme l'aurait fait la terrible Inquisition d'Espagne, au xv^e siècle), que, même s'il ne lisait pas ces livres, il était un hérétique et un sorcier. Leur conclusion bête, fondée sur des superstitions et des préjugés, est rapportée objectivement par le narrateur : « On n'était pas sûr que Gilliatt ne fit pas des charmes, des philtres et des "bouilleries". Il avait des fioles » (Hugo, 1980, p. 124). Mais à ce point du récit, le narrateur reprend son droit d'omniscience, car il intervient en contrepoint de ces médisances, de façon à disculper Gilliatt de ces accusations et de ces soupçons : « Du reste, ce n'était que le traité du Docteur Tilingius *Sur la Rhubarbe*, publié en Allemagne en 1679 » (Hugo, 1980, p. 124). Or, à ce que nous sachions, la rhubarbe, malgré son nom rébarbatif (et, dans sa variante latine, ayant même une sonorité barbare), n'est rien d'autre qu'une plante médicinale et comestible, employée dans la cuisine et la pâtisserie.

Les pages suivantes abondent en petits récits sur les actes de Gilliatt et sur ses habitudes singulières, que ses concitoyens interprétaient comme des preuves de sorcellerie : par exemple, celle de sortir en mer pendant les nuits d'orage, comme le montre le passage suivant : « Dans une autre soirée d'orage, si noire qu'on ne voyait rien, tout près de la Catiau-Roque, qui est une double rangée de roches où les sorciers, les chèvres et les faces vont danser le vendredi, on crut être certain de reconnaître la voix de Gilliatt mêlée à l'épouvantable conversation

que voici » (Hugo, 1980, p. 126). Un autre exemple du même type est à retrouver dans les phrases : « On le voyait quelquefois, avec une cruche qu'il avait, verser de l'eau à terre. Or l'eau qu'on jette à terre trace la forme des diables » (Hugo, 1980, p. 126). Tous ces récits tentent d'accréditer l'idée que Gilliatt était en relation avec des sorcières et même avec le « Roi des Auxcriniers » (Hugo, 1980, p. 127), une sorte de monstre marin hideux et terrifiant, entraînant, pendant les tempêtes, les bateaux vers les écueils. Les preuves données par ces récits sur le caractère et la malignité des actions de Gilliatt, ne sont pas de véritables preuves de sorcellerie, mais plutôt des superstitions sans fondement réel et des préjugés bien ancrés dans l'esprit populaire. Pour donner plus de force à l'opinion courante que Gilliatt n'était pas bon, le narrateur insère encore quelques petites histoires, racontées toujours selon la perspective de ses concitoyens guernesiais : le fait qu'il avait souffleté un « pauvre homme » (Hugo, 1980, p. 130) qui venait de tuer son âne à coups de pied ; le fait d'avoir sauvé des mains d'un garçon une couvée de petits oiseaux, pour les remettre dans leur nid ; le fait qu'il donnait souvent un coup de main aux gens en difficulté, ou des conseils aux paysans, pour protéger leurs cultures ou leur bétail contre le mauvais temps et contre les éléments nuisibles ; ces faits étaient toujours interprétés comme provenant de la malice ou de la sagacité d'un sorcier. Sans cesse, les actions généreuses et sages de Gilliatt étaient tournées à son désavantage par les gens qui le connaissaient, comme si ses actions, destinées à secourir les hommes ou les bêtes en peine ou en danger, à soulager les souffrances, avaient des raisons cachées, voire mauvaises. Par l'insertion de ces petits récits, destinés à présenter Gilliatt selon les points de vue subjectifs et partiels de ses concitoyens, le narrateur réalise une polyphonie idéologique. L'idéologie à dominante xénophobe de ces gens du peuple se combine avec la fascination qu'ils éprouvent pour cet homme original, si différent du commun, et avec l'idéologie de l'auteur—narrateur, enclin à satiriser subtilement la bêtise de ces comparses et les vouant à l'amusement ou au mépris du lecteur.

Il nous semble évident que l'auteur, Victor Hugo, ne partage aucunement les préjugés et la défiance de ces gens du peuple. Plus encore, il assigne au narrateur extradiégétique hétérodiégétique le rôle de nuancer l'optique malveillante des habitants de Saint-Sampson, en signalant de temps en temps leur esprit borné, imbu de superstitions, leur intolérance et leur hypocrisie. Comme nous l'avons vu, le narrateur hugolien construit le personnage Gilliatt par des approximations à maints endroits du récit, par des racontars et par des oppositions continues entre l'être et le paraître. Grâce à cette présentation délibérément dévalorisante, Gilliatt se dessine en creux, sollicitant la compétence axiologique du lecteur.

Conclusion

Nous pensons que dans son livre, *Les Travailleurs de la mer*, Victor Hugo a courageusement exprimé sa subjectivité, tant en sa qualité d'auteur qu'en celle de narrateur, en transgressant, à plusieurs reprises, le niveau narratif initialement adopté, en lançant à ses lecteurs une sorte de provocation esthétique et morale et en exerçant sur eux un effet de choc affectif. Ce livre, quoiqu'il appartienne à la littérature du XIX^e siècle, reste actuel et moderne, car il continue à susciter l'intérêt des lecteurs du XXI^e siècle, non seulement par l'intrigue romanesque (développée en une histoire d'amour toute romantique, finissant par la mort du héros, dans un incommensurable élan de dévouement et de sacrifice pour le bonheur de son élue, par son immersion volontaire dans la mer, afin de réintégrer l'univers primordial auquel il appartient), mais aussi par le côté documentaire, de reportage et même de guide touristique, sur une contrée européenne suffisamment ignorée, et aussi par l'originalité des situations narratives adoptées dans les différents segments textuels.

Il nous a semblé intéressant de voir si l'on peut concilier, au niveau de l'énonciation narrative, la « Dédicace » du livre — rédigée en un style admiratif et plein de gratitude envers Guernesey —, avec la courte « Préface » rédigée en 1866, avec *L'Archipel de la Manche* — long chapitre préliminaire, narratif-descriptif, tantôt admiratif, tantôt critique, sur les Anglo-Normands, sur leurs croyances, leur puritanisme, leurs conceptions conservatrices de la vie sociale, autant que sur leur esprit de liberté et sur les paysages contrastés —, et avec le roman proprement-dit, *Les Travailleurs de la mer*. Nous nous sommes posé cette question parce que nous avons découvert, dans ce livre, des énoncés d'une complexité extraordinaire, grâce aux nombreux contrastes dans les paysages et les attitudes, grâce à la multitude d'idées opposées les unes aux autres (celles de l'écrivain réel, celles du narrateur, celles des Guernesiais dans *L'Archipel de la Manche* et dans le roman, à propos des étrangers en général et de Gilliatt en particulier). Comme nous l'avons vu, dans les quatre segments textuels qui composent le livre, Victor Hugo est le sujet énonciateur, mais sa situation narrative varie : si dans les deux petits textes préliminaires et dans le long chapitre introductif il parle en son propre nom, assumant le rôle d'auteur réel et de narrateur extradiégétique homodiégétique, ayant vécu et observé lui-même les réalités qu'il décrit et commente, dans le roman proprement-dit il se conduit tantôt comme un narrateur extradiégétique hétérodiégétique omniscient, racontant l'histoire de Gilliatt et des autres personnages, tantôt comme un narrateur extradiégétique homodiégétique, adoptant la position d'un témoin de l'histoire, qui rapporte objectivement les propos et les conceptions des habitants de Guernesey. C'est celle-ci qui nous semble la situation narrative la plus originale du narrateur, car il nous présente certains faits sur un ton détaché, en prenant comme point d'appui les paroles

et les opinions subjectives, voire malveillantes, des Guernesiais, ou en laissant parler les faits d'eux-mêmes, en l'absence de tout commentaire auctorial. Les pages montrant l'incompréhension et l'hostilité des habitants de Saint-Sampson vis-à-vis de Gilliatt sont à l'encontre des pages empreintes de la sympathie et de l'appréciation de l'auteur pour les habitants des îles anglo-normandes, tels qu'ils apparaissent vers la fin de *L'Archipel de la Manche*. Et alors, auxquelles doit-on se fier ? Les impressions et les sentiments de l'auteur, doublé du narrateur, sont divisés, nous l'avons vu, entre l'admiration pour ce peuple d'origine normande, la fascination qu'il ressentait pour les traditions et les croyances celtiques, et la critique de l'insularisme, de l'ignorance, des superstitions, du rigorisme puritain et de la xénophobie des habitants de ces îles.

Finalement, nous pensons que ce livre ne doit pas être jugé d'une manière simpliste, car il recèle de multiples significations, rassemblées, en toute sincérité, par l'auteur Victor Hugo, selon sa conception esthétique et philosophique originale, du monde un et divers, de l'harmonie des contraires, de la coexistence du bien et du mal, du sublime et du grotesque, de la lumière et des ténèbres.

Bibliographie

- Barrère, J.-B. (1965). *Victor Hugo à l'œuvre : Le poète en exil et en voyage*. Librairie C. Klincksieck.
- Barrère, J.-B. (1967). *Victor Hugo : Connaissance des Lettres*. Hatier.
- Cellier, L. (1979). Chronologie et introduction. In V. Hugo, *La Légende des siècles I* (p. 9–30). Garnier-Flammarion.
- Cellier, L. (1971). *L'Épopée humanitaire et les grands mythes romantiques*. Société d'Édition d'Enseignement Supérieur.
- Eigeldinger, M. (1980). Introduction et notes. In V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer* (p. 21–39). Garnier-Flammarion.
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Seuil.
- Hugo, V. (1980). *Les Travailleurs de la mer*. Garnier-Flammarion. (Texte original publié 1866).
- Jouve, V. (1992). *L'Effet-personnage dans le roman*. Presses universitaires de France.
- Juin, H. (1984). *Victor Hugo : 1844–1870*. Flammarion.
- Michaud, G. & Van Tieghem, Ph. (1952). *Le Romantisme : L'Histoire, les Doctrines, les Œuvres*. Classiques Hachette.
- Robert, G. (1976). « Chaos vaincu » : *Quelques remarques sur l'œuvre de Victor Hugo*. Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres.
- Van Tieghem, Ph. (1985). *Victor Hugo, un génie sans frontières : Dictionnaire de sa vie et de son œuvre*. Librairie Larousse.

Notice bio-bibliographique

Liliana Anghel, maître de conférences à la Faculté de Langues et Littératures Étrangères, Université de Bucarest, Roumanie. Docteur ès Lettres de l'Université de Bucarest en 2003. Elle dispense des cours de littérature française du XIX^e siècle, de narratologie et de civilisation française des XIX^e–XX^e siècles. Liliana Anghel est l'auteure d'une thèse de doctorat intitulée *Modèles narratifs dans les Contes et les nouvelles de Guy de Maupassant*, (Éditions de l'Université de Bucarest, 2004) et de plusieurs volumes, publiés entre 2010–2016 aux mêmes Éditions de l'Université de Bucarest, appliquant l'étude narratologique à des œuvres littéraires françaises : *Stratégies de l'auteur et du narrateur dans la nouvelle et le roman. Études narratologiques sur le XIX^e siècle français* ; *Les Jeux du narrateur. Essais sur les instances du récit* ; *Réalisme et naturalisme dans l'œuvre de Gustave Flaubert et de Guy de Maupassant*. Elle a publié aussi, en 2014, un livre portant sur la civilisation française, intitulé *Reflets de l'histoire dans la vie culturelle, la littérature et les arts en France au XIX^e siècle*, ainsi que des préfaces de romans et de nombreux articles consacrés à des auteurs français, dans des volumes collectifs parus à la suite de colloques internationaux, organisés en Roumanie et à l'étranger.

